

**DE L'AUTHENTICITÉ DU
FRAGMENT DE
SANCHONIATHON CITÉ
PAR EUSÈBE DE CÉSARÉE**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649767557

De l'Authenticité du Fragment de Sanchoniathon Cité par Eusèbe de Césarée by A. J. T. Matter

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

A. J. T. MATTER

**DE L'AUTHENTICITÉ DU
FRAGMENT DE
SANCHONIATHON CITÉ
PAR EUSÈBE DE CÉSARÉE**

Université de France.

~~~~~  
**FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.**

DE L'AUTHENTICITÉ  
DU  
**FRAGMENT DE SANCHONIATHON**  
CITÉ PAR EUSEBE DE CÉSARÉE.

—+—+—+—  
**THÈSE**

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

*Jeudi 4 mai 1848, à 5 heures du soir,*

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

**A. J. T. MATTER,**

DE STRASBOURG,

LICENCIÉ EN DROIT.

—+—+—+—  
**STRASBOURG,**

IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.

1848.

Signand Ric.  
4-18-28

## FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE STRASBOURG.

M. BRUCH \*, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH \*,  
RICHARD,  
FRITZ,  
JUNG,  
REUSS,  
SCHMIDT, } Professeurs de la Faculté.

M. RICHARD, président de la soutenance.

MM. RICHARD,  
JUNG,  
REUSS, } Examineurs.

IS  
81  
S21  
M43

*La Faculté n'entend approuver ni désapprouver les opinions particulières  
au candidat.*

**DE L'AUTHENTICITE**  
**DU FRAGMENT DE SANCHONIATHON,**  
**CITÉ PAR EUSÈBE.**

---

S'il est une étude qui puisse servir d'introduction utile aux enseignements de la révélation, c'est celle des religions de l'antiquité. D'abord, en remontant aussi haut que possible dans l'histoire de l'humanité, en cherchant à saisir ses mouvements primitifs, ses épanchements les plus spontanés, cette étude doit nous faire connaître les premiers besoins religieux de l'homme, non de l'homme abstrait, déduit par la réflexion, mais de l'homme historique, pris dans sa position concrète et au milieu de la nature extérieure; elle doit nous dire comment, à quelle occasion ces besoins sont nés, comment ils ont été satisfaits, étouffés peut-être, ou sont devenus plus exigeants, les influences auxquelles l'homme s'est montré accessible, les fluctuations et les réactions qu'il a traversées. Sans la mythologie, l'anthropologie religieuse considérée du point de vue historique sera toujours incomplète. Un but plus grave encore attire le théologien sur les traditions des plus anciens peuples. Dans quel rapport historique le christianisme se trouve-t-il avec les religions qui l'ont précédé? Est-il sim-

plement venu apporter une vérité nouvelle? Est-il venu couronner et accomplir un long développement progressif de doctrines religieuses? ou bien s'opposer à un affaïssement de jour en jour plus dangereux? Le paganisme a-t-il été l'altération d'une lumière primitive, d'une connaissance révélée par voie immédiate, telle qu'elle ne s'est jamais présentée depuis? Quelle a été l'économie providentielle de la vérité depuis l'origine du monde jusqu'au jour où naquit le christianisme? Telles sont les questions graves, intimément religieuses, auxquelles la mythologie critique devra répondre un jour.

L'étude des religions des peuples sémites présente un phénomène tout particulier, bien propre à faciliter la solution des problèmes que nous venons de poser. C'est le rapport complexe où elles se trouvent avec le mosaïsme. Je dis complexe, car si d'un côté le mosaïsme est resté longtemps et profondément sémite, dans sa forme extérieure, son culte, ses sacrifices, ses usages, comme dans ses idées morales, religieuses, cependant il a des idées si caractéristiques, si originales, qu'il est impossible de le considérer comme un simple développement du sémitisme que nous connaissons. Il n'est pas même probable que le mosaïsme ait jamais possédé ces idées originales (l'ordre des espérances messianiques, par exemple) en commun avec les autres religions de l'Asie occidentale; car s'il en avait été ainsi, ces dernières en auraient conservé quelques traces. Le mosaïsme lui-même ne paraît pas les avoir professées à l'époque où il a commencé à se former, à s'engager dans une voie nouvelle. Il ne les a sans doute acquises et développées que peu à peu; en partie sous l'influence des événements politiques,



mais surtout sous une action plus spéciale, la même qui a dirigé la réalisation providentielle de ces idées<sup>1</sup>.

Je n'ai point la témérité de vouloir résoudre de pareils problèmes; mais je me propose aujourd'hui de faire le premier pas vers ce but éloigné. En effet, avant qu'on puisse songer à reconstruire ce passé mystérieux, il est indispensable de connaître les matériaux que nous avons à notre disposition. J'ai donc dû m'appliquer à l'appréciation de la valeur critique d'un des fragments les plus étendus que l'antiquité nous ait laissés sur ce sujet.

Ce monument nous intéresse surtout parce qu'il doit nous dévoiler la religion d'un des peuples les plus considérables de l'Asie occidentale. On connaît l'antique civilisation des Phéniciens. Dès les temps les plus reculés leur commerce les avait mis en rapport avec deux autres grands centres de civilisation, l'Égypte et la Babylonie; plus tard avec l'Asie mineure, l'Afrique septentrionale, l'Italie, la Sicile, l'Espagne, la mer Rouge. Grâce à sa position centrale entre l'Asie et l'Europe, Tyr voyait affluer dans ses murs les caravanes et les vaisseaux de tous les peuples civilisés. Ses nombreuses manufactures, ses richesses, ses connaissances géographiques et ethnographiques en faisaient

<sup>1</sup> L'étude de ces religions doit aussi nous faire connaître intimement ce grand syncrétisme qui, favorisé par le prosélytisme des rois de Perse, le déplacement des peuples vaincus, les conquêtes d'Alexandre, avait pénétré partout, chez les Juifs par les Esseniens et la kabbale, chez les Égyptiens par Alexandrie, chez les Grecs par les grammairiens, syncrétisme qui fut accueilli avec tant d'ardeur par les peuples d'Occident au moment où leurs religions tombaient, et qui, élargissant sa sphère pour embrasser dans son sein le christianisme naissant, l'eût étouffé, si les décrets de la Providence n'en avaient disposé autrement.

une ville tout exceptionnelle. Ses enfants parcouraient le monde connu et ne rentraient dans leur patrie que l'intelligence aussi mûrie, aussi fortifiée qu'elle peut l'être par de longs voyages, des épreuves de tout genre, le séjour au milieu de nations si diverses. Tyr n'a pu échapper à ces résultats que reproduisent au moyen âge les républiques de l'Italie, de la Flandre. Sans doute, il ne faut pas s'exagérer l'influence de ces relations commerciales sur la religion; plusieurs causes devaient en atténuer la portée, par exemple la position insulaire, la nationalité des cultes, et si je fais un rapprochement entre Tyr et sa voisine Alexandrie, je me hâte de déclarer que la première n'a été qu'un faible précurseur de la seconde. Cependant nous trouvons au berceau de cette civilisation et à son déclin deux faits curieux: le premier, ce sont les connaissances transmises en Occident, le second c'est l'empressement avec lequel ce peuple embrassa les spéculations théosophiques du gnosticisme. Ces deux faits permettent de conclure avec une entière sécurité que, chez les Phéniciens aussi, l'activité, l'aisance, le contact avec les peuples les plus distingués, l'art, l'industrie avaient favorisé un développement harmonique dans le domaine de la pensée, de la religion.

Je dis conclure, malheureusement on ne peut pas dire constater. Car si la Phénicie a possédé beaucoup d'historiens, cependant il nous reste peu de chose de leurs ouvrages. Les écrivains des peuples voisins ne donnent non plus que de faibles renseignements sur la religion des Phéniciens. La littérature hébraïque cherche plus à nous inspirer l'horreur du culte de Baal qu'à nous le faire connaître. Les relations entre les Phéniciens et les Hébreux étaient

pénibles. Ces deux peuples se toléraient parce qu'ils avaient besoin l'un de l'autre. Mais les Tyriens ne pouvaient oublier le territoire qu'ils avaient perdu, leurs caravanes pillées par les Hébreux, leurs relations commerciales interrompues ou chèrement achetées. De leur côté, les Israélites ne pouvaient oublier l'oppression sous laquelle ils avaient gémi, leurs fils enlevés et vendus sur la terre étrangère. A cela vinrent se joindre les luttes religieuses, et la littérature des Hébreux se ressentit nécessairement de l'irritation du parti qui finit par l'emporter en Palestine, du parti des prophètes et des exilés revenus de Babylone.

Les rapports entre la Phénicie et la Grèce ne furent pas non plus d'une nature amicale. Les Tyriens avaient d'abord entretenu des relations commerciales très-animées avec l'Asie mineure et l'Hellespont. Lorsque la marine grecque se fut développée, lorsque l'Asie mineure fut envahie par l'hellénisme et fut devenue exclusivement grecque, car toute colonie est monopolisée par la mère-patrie, les Phéniciens se retirèrent devant des rivaux aussi remuants. Fait étrange, nous ne connaissons aucun traité de commerce qui ait été conclu entre ces deux peuples. Il dut exister entre eux bien de la froideur, voire même une de ces haines sourdes et patientes qui ne se trahissent point par des éclats et se conservent des siècles entiers. Lorsque les Grecs eurent à lutter contre les forces supérieures des Perses, les Tyriens vinrent encore offrir leurs flottes à ces derniers. Les Grecs ressentirent l'injure, et, avec de pareils sentiments, leurs écrivains, malgré leur empressement à connaître les religions de l'Orient, furent peu disposés à recueillir avec faveur les doctrines des Phéniciens.